

Jungle de l'innocence

[...] Tant que dans son cœur
Dure la bienveillance, toujours pure,
L'homme peut aller avec le Divin se mesurer
Non sans bonheur. Dieu est-il inconnu ?
Est-il, comme le ciel, évident ? Je le croirais
Plutôt. Telle est la mesure de l'homme.
Riche en mérites, mais poétiquement toujours,
Sur terre habite l'homme. [...] »
Friedrich Hölderlin, *En bleu adorable*

Dans une peinture de Florence-Louise Petetin, on voit une petite fille, de dos, vêtue d'une robe blanche, qui pousse une brouette dans un pré. La blondeur des herbes fait écho à celle des cheveux de l'enfant. Scène de la vie innocente, qu'un détail vient, à sa façon, dérégler. Dans la brouette, faisant une tache rousse, git un renard, mort à n'en pas douter, dont la présence fait basculer cette scène de jeu en un rituel d'enterrement. A moins qu'il ne s'agisse encore d'un jeu : les enfants, parfois, sont cruels. A sa façon, cette œuvre pourrait servir d'emblème au travail de cette artiste, tant on y trouve là les composantes de son univers, combinées à cette manière, instable et mystérieuse, qui est pour Petetin la forme de son rapport au monde. Car il y a là l'innocence de l'enfance et de la nature, mais aussi la cruauté et la mort, comme un rappel à l'ordre du devenir qui attend jusqu'au plus virginal. Enchantement et désenchantement, en une même image réunis, non pas – et c'est là ce qui fait la singularité du regard de l'artiste – comme deux expériences antagonistes, mais bien telles les deux faces d'un seul et unique monde. Il existe des innocences cruelles, des jeux où la joie touche à la mort, des lieux dont la sauvagerie naît de la rencontre entre la pureté et l'incarnation.

C'est cela, cette beauté qui envahit, comme une terreur et comme une joie, que peint Florence-Louise Petetin. Aujourd'hui, elle a intitulé son exposition « Habiter le paysage », mais l'on sent qu'à la place de paysage elle aurait pu écrire monde, ou famille, ou corps, ou

mort, ou amour... autrement dit que pour elle la question c'est tout autant, si ce n'est plus, celle de savoir comment on habite le paysage que de tenter de dire ce que celui-ci contient. Là où Hölderlin, dont le poème hante ce titre et cette exposition, habite le monde en poète, c'est en peintre que Petetin s'y niche. En peintre, c'est-à-dire en femme mue par la nécessité de dire ce qui la fascine : cette puissance de la nature qui, telle la puissance de l'amour, fait d'elle une sorte de combattante pour qui chaque nouvelle œuvre est le lieu d'une nouvelle défaite. Il y a, chez cette artiste, quelque chose de Jacob affrontant l'Ange, dans un combat aussi nécessaire que perdu d'avance, dont l'issue oscille entre perte et délice de l'abandon. Ces adolescents qui accomplissent on ne sait quel rite sauvage autour d'un feu, cet homme qui tente de saisir un cochon, ou ces deux jeunes filles, telles des naufragées dans un paysage si beau qu'il leur faut, pour s'en protéger, des couvertures de survie, sont comme autant de scènes magiques où l'homme, selon les mots Hölderlin, « peut aller avec le Divin se mesurer, non sans bonheur ».

De quel « Divin » parle Florence-Louise Petetin quand, à son tour, elle nomme les choses ainsi ? Il y a ces œuvres, extraordinaires, où l'on voit une jeune fille endormie dans un paysage : dans une prairie sauvage et puis dans une forêt magique, plus jungle naturelle et sauvage que lieu cultivé par l'homme. Cette œuvre-là, immense comme le sont parfois les paysages de l'artiste où le spectateur éprouve ce même sentiment de naufrage heureux que vivent ses personnages, s'appelle *Psaume 17*. C'est le roi David qui s'adresse à Dieu, dans cette prière : « Je t'aime Yahvé (tu me sauves de la violence) ». Mais c'est l'artiste qui, sous le nom de Dieu, dit l'ambivalence absolue de l'amour qui nous conduit à errer tel des exilés dans le jardin du désenchantement alors même que nous rêverions de nous endormir dans la jungle de l'innocence. Il n'est pas donné à tous, il n'est surtout pas donné tout le temps de pouvoir, telle la jeune fille qui, vêtue de lin blanc, dort dans la jungle, se reposer dans les bras de l'amour. Une œuvre tragique, où Florence-Louise Petetin a peint des corps que l'on aimerait dire endormis mais qui sont les corps d'autant de morts, entassés là comme sur un ultime radeau, vient nous rappeler que ce n'est pas toujours le renard qui perd, dans cette chasse infernale qui s'empare de tout ceux qui habitent le monde, même lorsque c'est en peintre qu'ils viennent s'y mesurer.